

*Dans l'atelier de Charles-Antoine, devant un fish-n-chips, au Casino de Montréal ou après une conférence scientifique sur le potentiel cancérigène des téléphones cellulaires, les conversations de Sarah et de celui qu'elle aime appeler « son artiste » ont gravité autour de l'ironie (la-plus-belle-chose-au-monde), de ce qui se cristallise et de leurs longs noms de famille, entre autres.*

*Elles ont alimenté leurs réflexions respectives et leur désir, étrangement semblable, de créer à partir du potentiel de fiction du quotidien.*

\*\*\*

L'affiche est jaunie, rêche et gondolée par son exposition prolongée au soleil et à l'humidité.

Occupant presque toute la page, deux photos imprimées en noir et blanc sont superposées. Un chat étendu, dont on ne voit que la tête, regarde d'un air endormi l'objectif de la caméra braquée tout près de son visage. Le même chat, cadré un peu plus serré, baisse le museau et ferme doucement les yeux.

Deux photos presque identiques, prises successivement à l'intérieur d'un même moment d'intimité.

Le ruban adhésif qui maintenait l'affiche fixée à un poteau rue Rachel est encore collé au haut de la feuille, recouvrant d'un vernis glacé ce message adressé aux passants :

PETITE CHATTE RECHERCHÉE : Sigouny

*Blanche et grise tigré (queue grise)*

Un numéro de téléphone, la promesse d'une récompense (un fondant au chocolat fait maison !) : c'est tout ce qui reste de cette disparition, drame banal s'il en est un.

Ce chat, un chat.

Un appel de plus photocopié et placardé aux poteaux du quartier.

C'est la trace du geste nécessaire, presque rituel, du coup d'épée dans l'eau pour retrouver une petite créature qui laisse pourtant ici, de toute évidence, un plus grand vide que son corps seul pouvait occuper.

Avec panique, avec désespoir, avec résignation, les quelques mots imprimés sur l'affiche parlent d'une perte qui demeure celle du maître.

Un « CHAT PERDU », c'est d'abord et avant tout un chat recherché.

\*\*\*

Charles-Antoine sillonne la ville à vélo, comme il le fait tous les jours depuis des mois.

Au coin d'une rue, quelque part sur Adam entre Pie-IX et Davidson, il s'arrête pour ramasser une affiche qu'il observe avant de la décoller avec soin. Il note l'intersection au verso et la glisse prestement dans son sac courrier.

Une de plus.

En remontant sur son vélo, il fait un décompte rapide dans sa tête... Il lui en faut encore une trentaine.

Il en veut cent.

Demain, peut-être, en chemin vers l'atelier.

C'est vrai que les gens perdent beaucoup leurs chats sur le Plateau.

Presqu'autant que dans Hochelaga.

Ou est-ce les agents municipaux d'Outremont qui ne tolèrent pas qu'on laisse les feuilles 8½ x 11 pouces s'agglutiner à leurs poteaux ?

\*\*\*

La murale, sur le mur de l'atelier, est fascinante.

Chacune de ces affiches de chat perdu, collées les unes sous les autres comme une grande mosaïque au motif étrangement régulier, est riche de détails touchants, hilarants, de formulations inusitées, qui sollicitent, engagent, interpellent.

Rose a trois pattes et Mr. Scruffy, une mauvaise santé urinaire.

*Peut-être est-ce à ça que font référence les pénis qu'un passant inspiré, mais peu empathique, a gribouillé sur l'affiche ?*

Un chat persan à l'air mauvais a disparu vendredi soir.

Récemment rasé, on venait de lui faire une « coupe lion ».

*Celui-là s'est clairement sauvé.*

Toujours les mêmes mots, toujours cette photo, ou parfois, par défaut peut-être, ce dessin, bien en évidence, centré : une esthétique tirée d'un vieux western hollywoodien, les règles d'or du design vernaculaire qui résistent à la révolution numérique.

Que penseraient les petits hommes verts (ou encore certains anthropologues et historiens) de cette collection d'artefacts d'une forme de communication entre citoyens qui ne se disent plus bonjour, mais qui continuent de s'interpeller publiquement pour retrouver leur animal égaré?

\*\*\*

L'image à l'écran est lourde, dense ; on pourrait presque l'entendre bourdonner.

Les dizaines d'affiches scannées et surimposées forment un tout indiscernable autour d'amas grésillants, épais malgré leur *bi-dimensionnalité*. De ces nœuds, comme échappant à la gravité, sortent des bribes de mots ou les traits d'une image qu'on cherche d'instinct à (re)construire.

Fasciné par ce qui émerge du processus de superposition, par les structures invisibles que met à nu cette accumulation excessive, Charles-Antoine, baignant dans la lumière bleutée de l'ordinateur, s'amuse. Quelque part sur la troisième tablette de la bibliothèque, Claude Levi-Strauss sourit dans le noir.

\*\*\*

*Kofi Annan, Affiche # 82*

*St-Urbain et Mont-Royal*

*45° 31' 9.17" N*

*73° 35' 13.66" O*

La disparition devenue affiche, l'affiche devenue intersection, l'intersection un point sur une grille, Charles-Antoine cartographie le phénomène à la manière d'une image

satellite nocturne, redessinant dans l'obscurité une ville autour de la densité de ses lumières allumées.

La Disparition prend forme alors que Charles-Antoine *performe* une méthodologie. Collection, inventaire, géolocalisation : à chaque traduction, sa poésie.

C'est un processus ouvert où chaque geste génère le matériel qui servira de terreau fertile au geste suivant, alors que dans l'action même se cristallise l'artistique du projet.

\*\*\*

*Crois-tu aux trous noirs ?*

- C.-A.

L'idée évoquée est belle d'ironie : « Les chats disparaissent ! », lancent des affiches collées aux poteaux du quartier, certaines avancent même que ces disparitions seraient l'œuvre d'un individu malveillant... mais si quelque chose d'aussi scientifiquement explicable que mystifiant qu'un trou noir était derrière tout ça ?

Est-ce une blague ?

La proposition toute entière de Charles-Antoine élude presque délibérément cette question, la contournant d'emblée pour laisser l'ambiguïté planer et être nourrie par l'humour qui caractérise son travail.

À l'intensité de l'émotivité de certains messages ou l'utilisation impersonnelle de formulations standardisées ; à l'engagement des propriétaires qui sillonnent tout le quartier à la recherche d'un être aimé ou ceux qui n'utilisent le rituel du chat perdu que pour calmer les pleurs d'un enfant ; à la nature privée de la perte et celle publique du message d'appel à la solidarité placardé ; à l'espoir et l'optimisme déployés autant qu'à la résignation et la détresse témoignées ; Charles-Antoine répond, s'engage, agit. C'est dans l'action qu'il lance au monde ses propres questions, ses propres angoisses et ses propres revendications.

\*\*\*

Sarah, Charles-Antoine et une amie se donnent rendez-vous vers 13h dans un loft vide du neuvième étage d'une bâtisse du centre-ville.

Les cartes prépayées sont distribuées, les piles d'affiches divisées, les appels commencent :

« Bonjour, je vous appelle concernant la disparition de Muffin... »

L'écho fait bientôt résonner en cœur les conversations :

« ... Il est revenu ! Ah ! Je suis heureuse de l'apprendre... »

« Non, non, c'est une étude... oui... pour mieux comprendre la disparition des chats à Montréal... Ah bon ? Vous en aviez entendu parlé ? »

« Effectivement, la disparition de Ti-Lion a été recensée... »

« Les résultats de la recherche seront dévoilés lundi prochain, entre midi et 17h, à l'angle des rues Laurier et Fullum. »

\*\*\*

Le camion est stationné tout au bout de la rue, tout près d'une grille qui ouvre sur un terrain vague bordant le chemin de fer. Dans la grisaille d'un après-midi froid et pluvieux d'avril, les quelques arbres sans feuilles qui oscillent au vent et les vieux déchets traînant ça et là donnent un air un peu lugubre à l'endroit.

Ce cul-de-sac, au cœur d'un secteur industriel, semble n'être fréquenté que par de rares marcheurs, leurs chiens et un squatteur qui a planté sa tente au fin fond du terrain.

Un employé de l'usine devant laquelle le camion est stationné s'approche avec curiosité. L'intérieur étant dissimulé derrière des rideaux noirs, l'homme cherche à y jeter un coup d'œil :

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? » lance-t-il à Charles-Antoine et Sarah qui, accroupis près du camion, s'affairent à préparer du café pour se réchauffer.

L'intérieur du camion, recouvert de contreplaqués style « sous-sol québécois » est illuminé par deux néons qui diffusent leur lumière crue sur les murs latéraux

recouverts d'affiches numérotées et disposées en rangées. Tout au fond du camion se trouve un bureau ou plutôt, un espace de travail...

Sous une tasse sale, on retrouve des listes (de noms de chat, répertoriant leur occurrence), des croquis (de trous noirs), des articles de journaux locaux (sur les disparitions de chats dans Hochelaga), des échantillons de recherches parallèles (dossier d'affiches de chats trouvés, de tortue perdue) et des documents d'archives personnelles (photos d'enfance avec des chats); près d'une petite plante verte, quelques ouvrages artistiques, d'histoires de l'art, ésotériques.

En haut du bureau, se dresse une carte de la ville ornée d'une grande étoile rouge. Chaque point de cette constellation correspond à une intersection où a été ramassée une affiche de chat perdu et tous ces points sont reliés à un même centre, issu de la moyenne mathématique de leurs coordonnées géographiques.

Le visiteur ne donne pas l'impression d'être dérouté. Au contraire, il abonde sur sa passion pour les chiens et son regret de ne pas pouvoir laisser sortir le sien au-delà de son jardin. Tout comme pour ceux qui le suivront, amateurs d'art actuel, amis et famille de l'artiste, propriétaires de chats perdus ou promeneurs curieux, le camion n'est plus un espace d'exposition ou de mise en scène, mais bien un espace d'échange, de réminiscence, d'observation amusée ou de réflexion philosophique.

Si l'étrange *no man's land* derrière eux devient en quelque sorte l'épicentre du phénomène de la disparition des chats, le camion, lui, devient un point de convergence pour ces différentes attentes, ces différents intérêts. Il devient un nouvel espace relationnel configuré par la rencontre de ces divergents points de fuite.